

8°Y²

100278

Yves Martin

L'Enfant démesuré



Le Tout sur le Tout

83
51-52

L'ENFANT DEMESURE

4

8042

100278

ŒUVRES D'YVES MARTIN

POEMES

chez Guy Chambelland, Paris

LE PARTISAN, 1964.

BIOGRAPHIES, 1966.

POÈMES COURTS SUIVIS D'UN LONG, 1969.

LE MARCHEUR, 1972.

JE FAIS BOUILLIR MON VIN, 1978.

DE LA RUE ELLE CRIE, 1982.

NOUVELLES

UN PEU D'ÉLECTRICITÉ SOUS UN GRAND MASQUE NOIR,
1978, Le Cherche-Midi.

JE RÊVERAI ENCORE, 1978, Alfred Eibel.

SUR YVES MARTIN

POSSIBLES, Spécial Yves Martin, n° 18-19, 1979.

Yves / Martin

L'Enfant démesuré

publié avec le concours
du Centre National des Lettres

Le Tout sur le Tout
11, rue Barrault
Paris 13^e

DL-14-09-1983-25087



© Le Tout sur le Tout, 1983
ISBN 2-86522-012-5
Dépôt légal : septembre 1983

à Gérard CAVIER
mon compagnon des bonnes, mauvaises fortunes ;
à Jean-Pierre LE DANTEC
qui, idéal jardinier, bina, sarcla, élagua ce buisson d'images.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
540 EAST 57TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637

LA DELICIEUSE ABSENCE DES FEMMES

Célibataire. Vous le décrire, ce serait une fois de plus bourlinguer mes un mètre quatre-vingt-cinq, cent vingt kilos. Quant aux acrobaties de la solitude et de la bière, vous connaissez ! Il vivait dans un désordre qu'il n'essayait même plus de canaliser. Il en était venu à conclure qu'il était lui-même le désordre comme Zeus est Zeus, le cheval de Troie un cheval qui aurait préféré connaître le picotin au lieu de passagers peu bavards qui avaient sans doute des actes, des intentions à se reprocher. Il achetait des livres qui disparaissaient aussitôt et qu'il avait beaucoup de mal à rejoindre après de zigzagantes filatures. Il accumulait toutes sortes de nourritures comme s'il entretenait un canon boulimique qui ne le défendait qu'au prix de fastueux repas. Chaque film lui semblait le dernier. Il allait recevoir une balle dans le dos, un croquant sur les épaules, un chien à ses entrailles, un dieu sur son établi. Un mois qu'il ne travaillait plus, qu'il se dorait dans le rêve, les saisons, qu'il écrivait comme une araignée protège l'accès à son tonneau. Il rentrait moins tard, il pouvait mieux sentir la troublante, sensible, délicieuse absence des femmes. Il ne courait

plus les putes, peur sans doute qu'elles lui piquent son magot. Il avait l'impression de vivre comme un iguane phosphorescent dans un pays qui n'existait pas tout à fait, d'être un vagabond devenu peu à peu invisible, une image aussi tremblante qu'une ombrelle sur le pont d'un showboat, quelque chose d'indéterminé, passé ou futur, sur une photographie, une nébuleuse.

Maintenant il s'attarde chez le boucher, fréquemment il entend dans sa poche le toc-toc d'un crapaud, il sent l'éclat de bois de pirogue d'une vaste sauterelle. Il sait que le charcutier est rentré plus tard de Rungis, que le « Voilà chef » du poissonnier est le plus beau message du monde, que le « Mon frère » de l'épicier arabe lui permet de traverser la journée de la même façon merveilleuse, acrobatique, que la rivière Kwai à quelques mètres de centaines de lutins d'écume et de petit lait. Il apprend à avoir froid dès qu'il pleut. Il plante sur sa terrasse dix tomates comme on fraternise avec les alambics. Il a « ses mercredis » avec son meilleur ami rue Daguerre à l'ombre de l'inattaquable silhouette de Bernard Perret, Bois-Charbons-Beaujolais. Il se visite encore plus qu'autrefois ; un cellier lointain, une buanderie bleu-noir comme un lac de montagne, ses ombles chevaliers aussi lents, souverains, butés que des soldats en cothurnes et hallebarde, un grenier si ambigu avec le ciel qu'un astucieux meunier peut y faire négoce de nuages, la cale d'un navire comme un chapeau melon, son rat de belle, bonne fortune, son lapin rhum et cannelle. Son caractère ne s'est pas amélioré. Il supporte encore moins les contrariétés, une lettre à répondre, un imprimé à remplir lui paraissent aussi dangereux qu'approcher les fumerolles d'une ruche, le mirador d'un grizzly.

Il se réveille vers les huit heures, battu par l'équanimilé bleuté qui ressemble aux ouïes d'un poisson volant. Jamais il n'a eu de rêves aussi organisés, volontiers bavards. Il cherche un dossier qu'il ne trouve pas. Extraordinaire, sa propre patience, la mansuétude des clients, l'angélisme du patron, toutes choses qu'il sait impossibles dans la réalité, colères pour un rien, joies qui ne durent guère plus que le volcan d'un bout de cigarette.

Avec l'âge, la bière est devenue solide, surtout le matin. Il a l'impression d'être un casseur de cailloux. Il sent très fort l'odeur du café sans jamais le voir venir jusqu'à ses lèvres. Supplice. Autre supplice, les premières femmes déjà admirablement cadrées, pimpantes, inodores et savoureuses ! Les clochards, quelques voyageurs avalent sur un banc des litres de vin-sabres. Il ne serait pas étonné s'ils crachaient une colonne de flammes parce qu'ils savent d'instinct que ses peurs d'enfant ne se sont jamais évanouies, pour voir ses yeux fondre — mirabelles sous une mêlée de guêpes. Ses courses affûtées, il retrouve au bistrot sa balançoire. Il palpe les journaux. Chaque fois le même miracle comme d'emprisonner dans ses mains, entre ses bras, un perdreau. A ce moment précis, il commence vraiment à vivre. Les éclats, les coups de gueule de la patronne parviennent à ses oreilles. Il se félicite du rayonnement de la dame du Loto, de la dactylographe qui évalue son degré de piraterie à sa barbe et à ses ongles. Sûr, cette nuit, il a encore flâné aux ruelles, pratiqué la flèche et le flambeau, sauvé de l'innocence une abbesse. Pour la coiffeuse, il joue l' amoureux timide, l'éléphant sur un radeau de porcelaine, le voyeur naïf qui oublie de se draper dans son buisson, le vampire auquel Gavroche a collé un poisson d'avril. Parfois elle ne peut s'empêcher de rire, radieux et ridi-

cule, quelle aubaine ! Discrets, disciplinés, les parieurs de la semaine disparaissent sans commentaires dans la rue. Tout au plus goment-ils d'un peu de salive l'humeur d'un rasoir.

Les Assurances Folliot ont été remplacées par une église évangélique. Il rêve d'en cambrioler la caisse. La propriétaire du Bamby-Bar a changé ses rideaux, imaginez une mama traditionnellement en noir envolée dans un fichu de couleur ! Il salue l'homme du couscous qui mollement lui répond. Même manque d'enthousiasme chez les copropriétaires ! Se défendent de son « énormité » comme d'une lettre anonyme dans une joyeuse, sereine, réunion de famille. De temps à autre, dans l'escalier, il pousse des croâ-croâ pour dérouter une cohue d'enfants blonds suivis d'une gouvernante du même blond poudreux et sans faille. Palier : la porte de la voisine ouverte. Une voix au téléphone. Il n'ose pas s'approcher. Avec son cabas, il ressemble à un trésorier-payeur qui se serait fait dédommager en nature. Courtes saisies pour un repas en solitaire sur une table aussi encombrée et inattendue que la soute d'un navire. La voix n'est pas désagréable, mais trop rapide. Une voix moderne pour de mini-voitures accommodantes, des rendez-vous sans bavures, des sandwiches de pain de mie dans d'anciens salons de thé aux lumières sagement pliées. On raccroche. Il ne parvient pas à ouvrir sa porte. Une jeune femme le regarde, s'émoustille de son embarras, de sa nervosité. Comme la mort devant une baleine échouée sur le sable. La mort cambrée, ruisselante de ses seules flèches. La toison active, proliférante. Enfin il arrive à ouvrir la porte. Pourvu qu'elle n'aperçoive pas le désordre, les bouteilles aussi nombreuses, répétitives, qu'un plan de foule chez S. M. Eisenstein. Elle est à côté de lui. Il sent

son souffle contre sa nuque. Souffle rauque comme si elle avait couru.

Elle se faufile. Elle est dans la place. Il a honte. Peur qu'elle éclate de rire devant sa caverne. L'arche de Noé : un modèle d'ordre en comparaison. Elle ne prononce pas un mot, elle le frôle, elle explore l'appartement comme un chat avec sa lanterne méditative, ses rimmels de spectateur de l'au-delà. Des caisses en carton supportent des voiles de journaux. Partout des rasoirs jetables qu'il ne jette pas. Des livres qui luisent éparpillés comme des olives dans un tonneau. Impression générale d'un dock à l'heure de la sieste ou durant une grève. De temps à autre, un éclatement. Pourrait être une mouette touchée par la balle perdue d'un rêveur.

Elle est aussi brune que son habituelle voisine de palier est blonde, aussi légère que l'autre est boulotte. Il lui vient l'idée troublante qu'elle n'existe pas, qu'il fabule debout, qu'Onan lui joue une blague particulièrement détestable. Il va se retrouver seul, le sexe promis à l'avalanche coutumière. Non, car il la suit, ses cheveux qui boutent jusqu'aux hanches lui offrent tantôt un parfum d'amandes, de noisettes, tantôt de melon cannibale (délicieuses dents). Force. Douceur. Amertume. Douceur. Il se surprend déjà à penser que sa présence est naturelle, qu'il n'a pas à juger, simplement à obéir. Qu'elle exprime le désir qu'il quitte l'appartement, qu'il attende derrière la porte ou dans la rue, qu'il lui abandonne ses clefs, il le fera sans rechigner, docile comme un moinillon.

Je reviendrai demain à dix-sept heures. J'aime les bières belges, le jambon cru. Si vous avez quelque chose à me dire d'ici là, vous pouvez glisser un mot sous le paillason, mais ne sonnez ni ne frappez à la porte. D'ac-

cord. Elle disparaît. Son parfum est visible longtemps, ruche de colza, tournesol.

Il ne bouge pas. Dehors le vent fait les poches, trouve maints objets hétéroclites, sonores. Un plant de tomates vient de fleurir. La mélancolie : d'innombrables écureuils croquent, agacent les dents. Une envie de fondre comme l'écume, comme une bouteille de lait renversée par un commis distrait ou fatigué. Cette inconnue l'a choisi comme cible. Il ne connaît que trop ses talents dans ce genre d'exercice ! Un Bouddha qui n'aplatit les mouches qu'à l'extrême limite de l'irritation, un santon que les gosses, les amoureux couvrent de guimauve, d'excréments.

Allons. Un pas. Il trébuche. Une pile de livres ruisselle. Il sent comme le contour d'un serpent d'eau qui se faufile. Terreur. Où se réfugier ? Loin le tablier de la grand-mère, la soupe de tabac du grand-père, les petites filles qui soulèvent leurs robes avec la même volubilité que le marchand sur la grand-place autour des trognes et des désirs. Cela lui rappelle les bains tièdes après son opération de la cheville sous l'œil du moniteur, tonnerre de Dieu ! Il se laisse porter par un courant qui le dépose à la cuisine devant un bric-à-brac d'après fête. Que manger ? Il opte pour une boîte de sardines attendrissante, chute de velours mêlée à des allumettes, une côte de porc épaisse aux choux de Bruxelles en nez d'amuseurs publics, une salade de cresson acidulé comme les toutes petites oreilles des fuyantes marquises. Il s'interroge une fois encore sur sa perpétuelle lassitude. Drôle d'engin ! Ni entrée ni sortie ! C'est à force de maladresse, de bière, de vin qu'il se réintègre ! Aussitôt dans la place il ne pense qu'à s'évader. Un jeu de porte à porte, de tourniquet. Il mâche, il broie. Lenteur.

A travers les aliments, il tente de caresser les dieux, d'apaiser, de retenir, de concilier.

Entre deux bouchées, il s'attarde sur un coin de fenêtre, un hublot. La jeune fille boit son café. Délicate provocation. Almanach retors. Parfois sa sœur vient la rejoindre. Lui envoient un message : « Vous êtes pour longtemps encore le gardien du temple, ne vous impatientez pas, nous viendrons tôt ou tard avec les boutons d'or et le vin nouveau. » Si elles savaient ce qui lui arrive, peut-être viendraient-elles à son secours ? On ne perd pas si facilement un admirateur à cause d'une mystérieuse, inqualifiable, conquérante, nuisible voisine de palier !

Le vent s'affole. La pluie échappe de son gibus. Les klaxons tombent en larmes. Telle une ouvreuse dans un cinéma, la rue craint pour sa robe. Rayons des lampes de poche, les talons aiguilles invitent aux plus talentueuses aventures. Somnole. Du trottoir lui parviennent les prénoms de fillettes qui doivent sous peine de sanctions s'arrêter de jouer à la balle, de conduire les cordes entre leurs culottes Petit-Bateau. Pimpantes vivandières, qui ose mettre du charbon, de l'ardoise à leur gaieté ? Il doit téléphoner, répondre à des lettres. Il n'en fera rien : « Je vous tiendrai pour responsable. Votre négligence. » Il est vivant, répugnant comme on ne l'est plus. Une somptueuse maladresse, un embouteillage de genres. Quelque chose comme un relais de chevaux sur la scène d'un cabaret promis à la démolition, une locomotive que des romanichels ont compartimentée en d'innombrables tiroirs pour la curiosité de villageois qui ne viendront pas. Une absurdité militante. Un désespoir chaleureux comme du porto au creux d'un melon, la savante et inutile promenade du jardinier et de la brouette au fond d'un

litre de schnaps ! Sûr, l'inconnue veut l'entortiller ! On ne s'entiche pas d'un éléphant dont les défenses — chers trésors — ont oublié de grandir, on ne crie pas d'enthousiasme devant une tortue qui pond des œufs de mandarins, pour un adulte qui refuse de se laver les mains, les dents, qui promène autour de son pyjama une ficelle d'emballage ! Plus les heures, moins il veut de cette femme chez lui. Il n'est pas à son service. Il n'achètera ni bière ni jambon cru. Il boucle sa porte. Fait le mort. Ça lui réussit parfois d'être comme un caillou au fond d'un puits. Peut-être est-ce une blague, elle ne viendra pas, elle s'est amusée d'une timidité, d'une laideur peu commune comme on jette un bouquet dans un marc, comme on offre une mèche de cheveux à un gosse pour le voir rougir, se troubler, serrer dans son poing un sexe encore glissant comme le sureau. Dans les deux cas, ce sera cuisant. Elle ne vient pas, il est ridicule. Elle vient, il souffre.

Il ne parvient pas à s'intéresser à son film quotidien. Vertiges. Se tient solidement aux coudes du fauteuil. Deux spectateurs essaient de savoir, se penchent, comme une peur qui se propage parmi les animaux d'un cirque jusqu'à ce qu'une lumière jaillisse, qu'un pas, qu'une voix s'arment et que soudain le calme revienne. Doux, doux, murmure-t-il. Il frémit une dernière fois. La sueur se résorbe peu à peu. Content, il se gratte le nez. A la sortie, faraud, il encourage les lumières des Champs-Élysées comme un bon chien qui saute de gerbes en gerbes, de bleuets en coquelicots.

Rue du Poteau le lendemain matin. Non seulement il n'a pas oublié d'acheter du jambon cru, mais il l'a pris dans la meilleure charcuterie. Il s'est attardé pour réunir les meilleurs échantillons de bière belge. Il brosse avec

rage sa moquette sans résultat intéressant. Il s'est résolu à se débarrasser de sa houppelande que les mites gonflent brusquement comme un paisible amiral qui ne comprend pas pourquoi les flics le tabassent. Il jette une pile de journaux avec la même difficulté qu'un adversaire au-dessus du ring. Il dissimule les revues compromettantes avec l'anxiété d'un collégien qui connaît le flair, la clairvoyance radiesthésiste du pion ou du proviseur. Il coupe ses ongles, terrorise sa barbe, frappe le sésame de ses rares cheveux, vaporise sa moelle de lotion humoristique, caresse ses mains comme des écureuils qui doivent — une fois n'est pas coutume — se tenir tranquilles. Il n'a que peu de confiance en son corps, il affecte quand même de croire en lui, il lui donne sa chance tout en sachant par expérience qu'il se hâte de ne pas la saisir. Il est prêt. Il a « grisé », « émerveillé » son désordre, gommé le côté agressif, sentinelle qui tire au moindre bruit, à la moindre silhouette étrangère, sermonné ses livres. Il a obtenu de l'édredon une rondeur calme, ecclésiastique, du poison rouge la radieuse monotonie du premier de la classe. Monsieur Nono peut s'encapuchonner noir comme un bon petit diable, mais pas comme la pointilleuse créature des gravures du Moyen Age. Il a enlevé la poussière du courrier, enfoui celui sur lequel les mouches ont apposé leurs brevets, il écarte les pots de moutarde, laisse les médicaments qui peuvent conduire à une sage et gentiment mélancolique conversation. Il éparpille un bouquet de pivoines dans un seau, façon de se rassurer en donnant à la mort des pommettes de paysanne ayant trop couru !

Presque cinq heures. Il tourne derrière la porte, froissement de soutane, donne un coup de brosse à ses cheveux. Même impatience que lorsque sa mère se hausse sur la pointe des pieds pour tromper une mèche solitaire :

LE TOUT SUR LE TOUT

a publié

Paul Gadenne : L'INADVERTANCE

Paul Gadenne : LA RUE PROFONDE

Raymond Guérin : LA PEAU DURE

Raymond Guérin : LE PUS DE LA PLAIE

Raymond Guérin : LES POULPES

Georges Henein : NOTES SUR UN PAYS INUTILE

Georges Henein : QUI EST MONSIEUR ARAGON ?

Pierre Herbart : INÉDITS

J.M.A. Paroutaud : LA DESCENTE INFINIE

J.M.A. Paroutaud : LE PAYS DES EAUX

Rachilde : LA TOUR D'AMOUR

Maurice Raphaël : UNE MORTE SAISON

En coédition avec l'Imprimerie Quotidienne

J.K. Huysmans : LA BIÈVRE

illustré par Lebègue

Association Henri Calet

GRANDES LARGEURS

- N° 1 : Dix textes retrouvés d'Henri Calet ; Blondin, Enard, Henein.
- N° 2-3 : Calet-Henein, *Lettres (1935-1956)*, avec une préface de R. Sorin et un index des noms cités.
- N° 4 : Henri Calet, *Rêver à la Suisse* ; Henein, Percepied, Rullier, Limonov, Bastier, Reverzy, Forton.
- N° 5 : Calet, Runyon, Paroutaud, Bove, Hadès, Pélicier.
- N° 6-7 : Bordeaux et ses écrivains : Mauriac, Bloc, Guérin, Tillinac, Emié, Sorin, Luccin, Raspigeas, Forton, Veilletet, Suffran, Apherbero.

Ces ouvrages sont en vente aux éditions
Le Tout sur le Tout,
11, rue Barrault, Paris 13^e
et dans toutes les bonnes librairies.

La distribution aux libraires est assurée par Distique,
9, rue Edouard-Jacques, Paris 14^e.